

Un quartier tranquille.

Chapitre 1.

Emile reniflait le carton détrempe de pluie que les éboueurs avaient oublié là, au coin de la rue Voltaire et que personne ne s'était donné le mal de ramasser. Poussif, le poil dru et clairsemé, le vieux corniaud trottaït tant bien que mal ; perclus d'arthrose, il ne faisait plus le soir que le tour du square Jules Ferry, chez Jules, comme l'appelaient ceux du quartier. Mais qu'importe à un chien le nom de l'endroit où on le promène ? Et bien beaucoup, assurait son maître, Monsieur Delforge, pharmacien de son état qui officiait à l'angle de la rue Voltaire et de la rue de l'Eglise. Monsieur Delforge affirmait à la cantonade :

- Bah, il vieillit ! C'était le chien de ma mère, vous savez. Quand elle est partie là-haut rejoindre notre Seigneur, je n'ai pu me résoudre à me séparer d'Emile, alors je l'ai gardé, c'était il y a neuf ans. Il a toujours été gentil, propre surtout. Mais maintenant, avec son arthrose, il ne bouge plus beaucoup. Il n'y a que le soir, quand je lui dit « allez Emile, on va chez Jules », il s'anime et va jusqu'à sa laisse.

Toujours est-il qu'à cette heure tardive, Emile levait une patte arrière droite sur la roue avant gauche du monospace d'Eddie. Loin de l'admonester, Monsieur Delforge sourit ouvertement. Bien fait ! Evidemment, ce stupide libraire ne se rendrait compte de rien, mais c'était réconfortant de savoir que sa belle grande voiture à lui, Eddie, était à présent souillée de l'urine de son chien à lui, Monsieur Delforge, pharmacien.

Emile, dont le transit régulier faisait la fierté de son maître, s'attardait au pied d'un tilleul quand les premières gouttes de pluie de la soirée s'écrasèrent sur le gravier du square. La truffe au vent, il tentait de reconnaître l'odeur d'un congénère dont il sentait la présence, un peu plus loin. A l'autre bout de la laisse, Monsieur Delforge s'impatientait. Il détestait la pluie. Bien sûr, elle apportait son lot de malades qui remplissaient l'officine. Mais, bien que pharmacien, il n'était pas à l'abri des microbes. Et puis, toute cette humidité était néfaste pour Emile. Monsieur Delforge voulait rentrer. Seul l'éclairage public lançait quelques lueurs sur les bordures des trottoirs. La longue rue de Lille qui s'étendait du rond-point, là-bas, jusqu'à la mairie, était déserte. Jean-Claude, l'épicier, avait baissé sa grille depuis longtemps. Il devait dormir, de son sommeil d'ivrogne. L'ivresse lui était facile, son stock était là ! Il le buvait plutôt qu'il ne le vendait. Sa voisine, Madame Verbeke, propriétaire du salon de coiffure, avait éteint son enseigne. Une belle femme, Madame Verbeke, quoiqu'un peu vulgaire. Tout ce maquillage ! Néanmoins c'était d'elle que son fils Julien tenait sa beauté.

La pluie tombait, froide à présent. Un vent glacial s'était levé. Il fallait vite rentrer, Emile risquait de souffrir demain. Il entendit une voiture démarrer dans le quartier. Il vit des phares au loin, puis, très vite, le véhicule passa le long du square. Monsieur Delforge crut reconnaître Pierre, mais il était tard, le mauvais temps rendait la nuit plus sombre encore. La voiture s'éloigna dans la rue de Lille, vers le rond-point. Bientôt, ce fut à nouveau le silence, ponctué des reniflements d'Emile. Demain s'annonçait maussade. La monotonie du quotidien. Quelques lampes brillaient encore derrière les volets et les rideaux. Julien devait sûrement étudier, ses cheveux blonds retombant sur son front haut, ses longs cils battant ses joues duveteuses...

Monsieur Delforge se détourna, tira légèrement sur la laisse et, la tête basse, rentra chez lui. Il fallait qu'il retire ces pensées obscènes de son crane. Il ne pouvait pas, il n'avait pas le droit. C'était encore un enfant. Pourtant, quand il le voyait dans la rue, dans le salon de sa mère, pire, lorsqu'il devait s'occuper de lui à la pharmacie, Monsieur Delforge sentait en lui des choses qu'il n'aurait jamais osé exprimer. Il avait chaud, froid, n'arrivait pas à détacher son regard du jeune homme qui le fixait de ses candides yeux bleus, la bouche entrouverte sur des dents remarquables. Il devinait les muscles saillir sous le pull, et lorsqu'il sortait, sa démarche féline le chavirait. Il savait que c'était mal, mais ne ressentait nulle honte. Il aurait préféré mourir plutôt que de renoncer à voir Julien. Il n'attendait rien en retour, il voulait juste pouvoir le regarder, et s'endormir avec ce souvenir, seul. Son secret était bien gardé, personne ne s'apercevait de rien, surtout pas Julien. Ah, non, pour rien au monde ! Mais Monsieur Delforge savait être discret et garder ses émotions pour lui. Il pouvait dormir tranquille. Seul, mais tranquille.

Chapitre 2

C'est en ouvrant la fenêtre de sa chambre pour que sa mère ne sente pas l'odeur du pétard que Julien vit le pharmacien tourner le coin de la rue, son affreux clébard à ses basques. Quel vieux con ! Il lui bavait littéralement dessus en plus, ce sale pervers. Un soir, il l'avait même suivi jusqu'à la gare. Heureusement, il n'avait rien tenté, sinon Julien lui aurait volontiers cassé les dents à cette tapette ! Il regardait maintenant le square endormi sous la pluie qui tomberait certainement une bonne partie de la nuit. Un chat traversa la rue Rousseau et se blottit sous la camionnette de Wallaert qui allait bientôt se lever pour faire son pain. Il était sympa, le boulanger, ne semblait juger personne et traitait Julien comme un adulte, sans condescendance. Sa femme, c'était autre chose. Ce n'est pas qu'elle n'était pas sympa, Sylvie, mais c'était une chaude ! Elle se sapait comme une pute, allumait tout le monde, même lui, même ses copains. Il se souvenait du jour où, cet été, il était allé retrouver ses potes sur le parking de l'église, à côté des garages, là où personne ne pouvait les voir. Max avait de quoi s'éclater et ils s'étaient fait une après-midi fumette, tranquilles. Et elle était arrivée, Sylvie, avec ses hauts talons. Elle se déhanchait de façon à faire remonter sa jupe. On aurait plutôt dit une large ceinture, tellement elle était courte. Et cette habitude d'étaler ses seins à tout va. Elle portait les décolletés les plus profonds que Julien ait jamais vus. Une voiture était arrivée, s'était engouffrée dans un des garages dont la porte était déjà ouverte ; Sylvie était entrée dans le garage, avait fermé la porte et le moteur s'était arrêté. Julien et ses copains s'étaient rapprochés et n'avaient, à aucun moment, douté de ce qui se passait dans la voiture. Un quart d'heure plus tard, la porte s'était relevée, Sylvie était ressortie, tirant sur sa courte jupe, les cheveux emmêlés. Après un bref instant, Eddie était sorti, avait refermé la porte du garage, puis, dégoulinant de transpiration, était parti vers le square, à la suite de Sylvie. Madame Wallaert se faisait donc sauter par le libraire, ce type écoeurant qui matait le cul de sa mère chaque fois qu'il le pouvait.

Julien alluma une cigarette et se pencha à la fenêtre pour voir qui s'approchait si tard. Une silhouette avançait vers lui, marchant assez vite et la tête enfoncée dans ce qui semblait être un imper, pour se protéger de la pluie. Julien aussi recevait de grosses gouttes froides dans le cou, mais il s'en fichait. Venant du rond point,

l'homme, ça Julien en était sûr, traversa alors qu'il arrivait près du square, à l'angle de la boulangerie. Il passa près du réverbère et Julien reconnut alors Pierre, le propriétaire du café qui constituait l'angle de la rue Rousseau et de la rue de la gare, là où Julien aimait s'asseoir en terrasse avec ses copains pour profiter de l'ombre des tilleuls du square. D'ailleurs, c'était là que se retrouvait tout le quartier le dimanche midi, quand chacun avait fermé sa boutique. Même Delforge, ce tordu de pharmacien daignait de mêler à la populace. Il ne manquait jamais de donner une petite leçon, tantôt de médecine, tantôt de morale, matière dans laquelle il excellait, ce gros hypocrite ! Julien commençait à avoir froid. Il jeta son mégot qui alla s'écraser sur le trottoir que sa mère se donnait tant de mal à balayer chaque matin avant d'ouvrir son salon. Il referma sa fenêtre puis ôta ses vêtements avant de se jeter sur son lit. Il devait revoir son cours d'anglais, le prof ferait une interro demain. Il appellerait Max en arrivant au lycée, il n'avait presque plus d'herbe. Sa mère ferait un cinéma si elle savait ! Ce qu'elle pouvait être chiante, elle ne comprendrait pas de toute façon. Depuis que ses parents étaient divorcés et que son connard de père était sorti de sa vie, Julien se sentait plus libre et surtout, il obtenait ce qu'il voulait beaucoup plus facilement. Il savait tellement bien s'y prendre avec sa mère, il suffisait de jouer le petit garçon abandonné par son papa et elle plongeait pour son petit chéri. Il éteignit sa lampe et fixa l'obscurité. Encore quelques années, le temps de finir ses études pour donner le change, et il se tirerait de ce trou à rats.

Chapitre 3

Trois heures. Michel buvait son café et s'apprêtait à faire son pain. A sept heures, il ouvrirait la boulangerie et les premiers clients entreraient, les yeux encore bouffis de sommeil pour certains, la bouche pâteuse pour d'autres, comme Jean-Claude par exemple. Pauvre type, se mettre dans des états pareils. Il avait plusieurs fois essayé de le raisonner, de lui faire admettre qu'il avait besoin d'aide, d'aller faire une cure de désintoxication, mais il avait chaque fois échoué. L'épicier se déroba toujours, refusant la discussion. Après tout, c'était son problème. Michel en avait suffisamment avec les siens. Il fallait payer les études de Thomas, l'aîné. A vingt ans, il venait d'attaquer sa troisième année de médecine et se montrait particulièrement brillant. Mais l'université coûtait cher, même si Thomas bénéficiait d'une bourse, il y avait le reste, la chambre sur le campus, la vie d'étudiant...Et Benjamin suivait le même chemin. En première S, meilleur élève de sa classe, il visait une école d'ingénieur. La petite dernière, Agathe, 13 ans, déjà en troisième, cherchait sa voie. Elève particulièrement brillante, elle alliait beauté et intelligence comme sa mère, Sylvie. Ah, Sylvie, comme il l'aimait. Il l'avait rencontrée très jeune. Elle avait 15 ans et venait chercher son pain chez Mériot, où il était apprenti. Il avait 18 ans et était tombé désespérément amoureux d'elle. Tout en elle lui avait plu et lui plaisait encore. Ses longs cheveux noirs et bouclés qu'elle portait plus courts à présents mais qui restaient d'un noir de geais. Ses grands yeux verts en amande, adoucis par quelques rides discrètes. Une bouche gourmande, toujours prête à sourire, à rire et à embrasser...Et ce corps, souple, musclé, que trois grossesses n'avait en rien alourdi. Sylvie avait toujours été très belle et le restait. Elle en était consciente, comme Michel était conscient qu'elle le trompait, qu'elle l'avait toujours trompé et le tromperait toujours. Dès le début, à 15 ans, elle le trompait déjà. Elle ne pouvait s'en empêcher, ça faisait partie d'elle, elle était comme ça et il l'aimait. Les mauvaises

langues avaient même insinué que les trois petits de la boulangerie n'avait de Michel Wallaert que le nom. Lui, savait que c'était faux, d'ailleurs si Agathe était le portrait craché de sa mère, les garçons ressemblaient beaucoup à leur père et avait hérité tous deux de ses cheveux roux et de ses yeux noisette. C'est vrai qu'à dix-neuf ans, enceinte de sept mois, Sylvie était partie trois jours avec un mécanicien du garage, là-bas vers la gare, mais elle était revenue, avait demandé pardon et Thomas était né. Tout était redevenu normal, pendant quelques mois. Puis Sylvie avait rencontré un type qui travaillait sur un chantier, deux kilomètres après le rond point, là où ils avaient bâti le centre commercial. Cette histoire avait duré le temps du chantier, puis Sylvie avait fréquenté assidûment la nouvelle salle de gym où officiait un moniteur body-buildé, huilé, affublé d'un prénom ridicule dont il ne souvenait plus. Benjamin était né, puis Agathe mais rien n'avait changé. Sylvie était ce qu'on appelle une épouse volage et rien ne changerait cela. En ce moment, elle voyait Eddie, sûre que Michel ne savait rien. Il savait, bien sûr et saurait chaque fois. Il ne dirait jamais rien. Il ne voulait pas la perdre, sans elle il n'était rien. Car en dehors de ses incartades, Sylvie était une bonne épouse, à sa manière, et surtout, tous étaient d'accord là-dessus, elle était une mère exemplaire. Combien de temps avait-elle passé auprès d'eux quand ils étaient malades ? Elle ne disait jamais non chaque fois qu'ils réclamaient sa présence, pour un câlin, pour jouer ou pour un conseil. Non, personne ne pouvait prétendre que Sylvie était une mauvaise mère. Michel se resservit un café. Il regarda les volutes de vapeur s'échapper du bol et se dit qu'il était grand temps de se mettre au travail. Dehors, le vent soufflait de plus en plus fort, balayant les feuilles mortes du square. Quelque part, une porte claquait. Michel se mit au travail. Des gestes qu'il répétait depuis plus de vingt-cinq ans et qui lui laissaient l'esprit libre de penser à sa famille, à son amour infini pour sa femme infidèle et à sa souffrance.

Chapitre 4

Un nouveau jour gris et froid s'était levé sur le square Jules Ferry et, bien qu'il fut neuf heures passées, les phares restaient allumés et les pneus des voitures faisaient gicler la pluie qui n'avait cessé de tomber depuis la veille au soir. Les commerçants avaient ouvert leurs magasins, les enseignes clignotaient et quelques courageux piétons se hâtaient le long des trottoirs pour faire leurs courses. Suzanne Leleu entra dans la boucherie à neuf heures vingt-trois, son panier à la main. Agée de soixante-seize ans, elle n'imaginait pas faire ses courses autrement que quotidiennement dans les petites boutiques du quartier. Ils pouvaient bien passer tous les prospectus qu'ils voulaient dans sa boîte aux lettres, elle laissait le centre commercial à ceux qui ne savaient décidément pas ce qui était bon. De toute façon, elle n'avait pas de voiture, elle n'avait jamais appris à conduire, et elle n'allait certainement pas prendre l'autobus à son âge pour se charger comme une mule. Elle préférait sortir dans le quartier, ce quartier où elle vivait depuis qu'elle s'était mariée cinquante-cinq ans plus tôt avec Edouard Leleu, cordonnier, installé au bout de la rue de Lille, mort écrasé par un camion en 1972 devant la mairie. Elle s'était donc retrouvée veuve à 43 ans, avec deux grands enfants, Guy né en 1952 et Nicole née en 1955. Le plus dur était passé, Guy travaillait depuis peu chez Deverdt, mais il avait fallu ensuite marier la petite. C'est à cette époque que Suzanne avait consulté pour la première fois. On avait diagnostiqué un ulcère qui ne l'avait jamais quitté. Même quand Nicole

avait enfin trouvé un mari, le mal était fait. Maintenant, mère de quatre enfants, femme de notable, Nicole habitait la région parisienne et rendait visite de temps en temps à sa mère. Guy, toujours chez Deverdt, attendait la retraite auprès de sa femme et de son fils handicapé, Jean-Marc. Tout ceci n'avait jamais empêché Suzanne d'acheter sa viande chez Decrock. Les Leleu étaient devenus clients du temps de Roland Decrock, le père, et quand il avait pris sa retraite, Suzanne était restée fidèle à la boucherie Decrock, reprise par le fils, Yves. Ce dernier rendait sa monnaie à Yvonne Mercier quand Suzanne poussa la porte vitrée du magasin.

- Bonjour Madame Leleu.
- Bonjour Yves.
- Voilà, Madame Mercier. Vous saluerez Jean-Claude de ma part. Bonne journée.
- Bonne journée, Monsieur Decrock, que Dieu vous bénisse !

Qu'est ce qu'il venait faire là celui-la ? Suzanne étant fâchée avec Dieu et ses représentants depuis son veuvage, chaque allusion directe ou indirecte à tout être prétendument divin l'énervait prodigieusement.

- Ce sera quoi aujourd'hui, Madame Leleu ?
- Une cuisse de poulet, et sans grippe à bière !
- Pardon ? sans quoi ?
- La grippe à bière, le truc qu'ils disent à la télé, aux informations, vous n'êtes pas au courant ?
- Ah ! Vous voulez parler de la grippe aviaire. Rassurez-vous, Madame Leleu, toutes les viandes qui arrivent ici ont été contrôlées, je tiens à ma clientèle.
- J'espère pour vous parce que si je meurs après avoir mangé votre cuisse, vous irez en prison, j'y veillerai !
- Je n'en doute pas Madame Leleu, je suis sûr que vous viendrez me tirer par les pieds la nuit pendant mon sommeil.
- Ouais, en attendant, mettez-moi un bout de ce saucisson, là. J'en ai pas besoin, mais il me fait envie, j'en grignoterai un petit morceau de temps en temps.
- Vous avez bien raison, il faut savoir profiter des bonnes choses.
- Et bien faites-en autant et arrêtez de repousser la boulangère.
- Allons, allons, Madame Leleu ! Madame Wallaert est une bonne cliente c'est tout. Quant à moi, je suis marié, j'ai des enfants et des petits-enfants...
- Elle aussi, elle est mariée et elle a des enfants, ça ne l'empêche pas de courir.
- Personne n'est parfait, hein Madame Leleu ?
- Hélas non. Plus maintenant. Depuis que mon Edouard est parti, il n'y a plus grand monde d'intéressant sur terre. Bon, j'y vais . Je dois encore aller chez Mercier et chez Wallaert, justement. Je lui dirai bonjour de votre part.
- C'est ça, Madame Leleu, passez une bonne journée. Je mets ça sur votre compte, comme d'habitude ?
- Oui, oui, je viendrai payer ce que je vous dois la semaine prochaine.
- D'accord, pas de problème. Au revoir, Madame Leleu.
- Au revoir, Yves. Bonjour à votre père.
- Ce sera fait.

La matinée s'écoula mollement. Yves débitait la viande, la pesait, souriait à tous, même à ceux qui ne donnaient pas envie de sourire. Cécile, sa fille aînée, avait téléphoné vers dix heures, il avait entendu sa voix laisser un message sur le répondeur. Il était à présent presque treize heures et Yves ferma le magasin. Il rouvrirait pour quinze heures trente, échappant ainsi à l'enfer.

Il passa dans la maison et l'entendit aussitôt.

- Yves, Yves ! Alors, ça fait trois fois que je t'appelle ! T'es sourd ou quoi ?
- Je n'ai pas entendu, Papa. Il y avait un client, le fils Sohier, tu sais son père a réparé la chaudière l'an dernier...
- Rien à foutre ! Qu'est-ce que je vais manger, moi, feignant !
- C'est prêt, Papa, il n'y a qu'à réchauffer. Edith a préparé un ragoût ce matin avant de partir.
- Edith, Edith...Heureusement qu'elle est là sinon je pourrai crever.
- Mais non, Papa, tu exagères en...
- Prend ça, pourri.
- Aïe, arrête, Papa, pas avec ta canne...
- Tais toi et va me faire à bouffer .
- Oui, oui, j'y vais, calme toi.

Yves se retrancha dans la cuisine, moins pour préparer le repas de son père que pour lui échapper. Tout ici était calme. Il pouvait se relâcher un peu ; il alluma le gaz pour réchauffer doucement le ragoût. Il se versa un grand verre d'eau et s'assit à la table de la cuisine. Il irait plus tard écouter le message de Cécile et regarder dans la boîte aux lettres s'il y avait du courrier. Il n'attendrait qu'une chose toute la journée, le retour d'Edith. Mais elle rentrait vers dix-huit heures, alors qu'il était au magasin et ils ne se retrouvaient que vers vingt heures, mais en présence de son père qui mettait un point d'honneur à l'humilier. Edith ne supportait plus ces scènes de plus en plus violentes et depuis peu perdait même parfois son sens de l'humour. Le ragoût était chaud et Yves mit la table. Il attendit quelques minutes, comme ça, pour rien, seulement se donner du courage, pour se préparer à affronter le monstre qui l'avait engendré.

Chapitre 5

- Vous pouvez passer au shampooing.

Sylvie se leva avec grâce et se dirigea vers Josiane Verbeke.

- Ils sont très secs, Josy, vous pouvez faire un soin ?
- Bien sûr, Madame Wallaert. Ce serait dommage de négliger des cheveux aussi beaux. Beaucoup de mes clientes se damneraient pour avoir des cheveux comme ça...ça va, ce n'est pas trop chaud ?
- Non, non, au contraire, ça fait du bien. Avec le temps qu'on a ces jours-ci, un peu de chaleur, d'où qu'elle vienne, fait du bien.
- C'est l'automne maintenant, on est dans les mauvais jours.
- Oui, mais il faudra attendre presque six mois pour que les beaux jours reviennent. Moi qui n'aime que la chaleur...

Surtout la chaleur humaine. Josiane condamnait la conduite de Sylvie Wallaert, même si elle l'appréciait beaucoup. C'était une femme foncièrement gentille et

serviable, très belle, qui avait donné une excellente éducation à ses enfants. Bien sûr, le fait qu'elle ne soit pas très sérieuse ne regardait qu'elle mais ce n'était pas bien vis à vis de son mari, Michel, qui était un si brave homme. En plus, il faisait du très bon pain et Julien adorait ses croissants.

- Comment vont les enfants ?
- Oh, très bien. Agathe sort d'une bronchite, mais ça va maintenant. Les garçons travaillent dur. Thomas a bientôt des examens et Benjamin passe un bac blanc bientôt. Il stresse comme si c'était le vrai bac...
- Vous avez de la chance. Julien ça va à l'école mais ce n'est pas comme les vôtres. Il est en terminale L. Il est très fort en français et en langues mais a un peu de mal avec la philo.
- Ce n'est pas évident. Thomas détestait ça.

Dehors, Madame Leleu qui rentrait chez elle, jeta un regard assassin à Sylvie et salua Josiane d'un bref signe de tête. Aucune ne fit de commentaires.

Lorsque Sylvie quitta le salon un peu plus tard, elle se hâta de rentrer à la boulangerie. Elle n'arrivait pas à oublier le terrible regard de Suzanne Leleu. C'est incroyable comme un simple regard peut porter toute la haine du monde. Pourtant Sylvie ne lui avait rien fait, du moins pas directement. Lorsque son petit-fils, Jean-Marc l'avait agressée, il avait bien fallu qu'elle se défende. Elle ne lui en voulait pas, il ne se rendait pas compte. Il n'avait fait que croire ce que lui disait inlassablement sa grand-mère : la boulangère est une femme de mauvaise vie, une catin, les hommes n'ont qu'à prendre ce qu'ils veulent, même lui, Jean-Marc n'avait qu'à aller la voir s'il voulait connaître une femme ; ce n'était pas parce qu'il était handicapé qu'il n'y avait pas droit, et autant que cette putain serve à quelque chose. Si ça amusait son mari d'être cocu, qui y trouverait à redire ? Jean-Marc avait suivi les conseils de sa grand-mère. Un soir, il attendait Sylvie près des garages où elle garait sa voiture. C'était il y a six ans, un soir d'été vers vingt-trois heures. Sylvie rentrait de l'hôpital où elle avait rendu visite à son mari opéré d'une hernie discale. Elle n'avait pas vu le jeune homme, aussi avait-elle été surprise lorsqu'elle avait entendu sa voix rauque :

- Bonjour, Sylvie.
- Oh, bonsoir Jean-Marc, tu m'as fait peur, je ne t'avais pas vu.
- Mémé a dit de venir te voir.
- Pourquoi, je peux faire quelque chose pour toi ?
- Oui, oui, oui, tu dois te coucher en-dessous de moi.
- Quoi, Jean-Marc, qu'est-ce que tu fais ? Allons, lâche moi s'il te plaît, tu me fais mal au poignet.
- Sylvie, mémé elle a dit. T'es obliclée.
- Arrête Jean-Marc !

Sylvie avait très vite compris qu'elle n'arriverait jamais à le calmer et que personne ne risquait d'arriver à cette heure. Elle se débattit comme elle put, mais à vingt-et-un ans, avec son mètre quatre-vingt-huit et ses quatre-vingt-dix kilos, Jean-Marc eut très vite le dessus. Encore aujourd'hui, Sylvie n'arrivait que très difficilement à parler de ce soir là. Elle s'était arrêtée dans le square pour reprendre son souffle et surtout pour être sûre qu'elle était toujours vivante. Elle n'arrivait pas à réfléchir, la seule chose qu'elle voulait, c'était enlever sa jupe gluante. Elle parvint à se remettre à marcher et rentra chez elle. Elle ne pouvait même pas en parler à Michel ; d'ailleurs,

parviendrait-elle à lui dire ce qui venait de lui arriver ? Elle ne savait pas quoi faire. Normalement les enfants étaient couchés, il était un peu plus de minuit. Elle monta directement à la salle de bain, ôta ses vêtements qu'elle jeta à la poubelle, et prit une douche brûlante. Le savon n'était pas suffisant et Sylvie avait frotté chaque centimètre carré de sa peau au gant de crin. L'eau ruisselait le long de son corps sans parvenir à l'apaiser. Elle grelottait sans savoir si c'était de froid. Elle ne devait pas laisser faire. Et si un jour il s'en prenait à Agathe ! Il fallait qu'elle porte plainte, la peur s'était tu. A présent la colère la suffoquait. Elle se sécha rapidement, enfila un jean et un t-shirt ; elle se faufila dans le couloir et colla l'oreille à chaque porte de chambre pour être sûre que les enfants allaient bien, récupéra ses vêtements souillés dans la poubelle, les mit dans un sachet plastique, descendit et appela un taxi. Hors de question de retourner au garage, hors de question de sortir seule à cette heure. Ce fut une des pires nuits de sa vie. Au petit matin, découragée, elle rentra chez elle, plus salie encore. Un des policiers l'a connaissait et connaissait aussi sa réputation, alors...Elle ne devait pas se plaindre, pas elle ! De toute façon, il n'y avait pas eu viol, ce pauvre gosse n'avait fait que se frotter contre elle.

- Ouais d'accord, il a lâché la purée sur votre jupe, mais bon, un gamin de cet âge, vous devez être flattée, non !

Voilà tout ce qu'elle avait réussi à obtenir, ça et une visite de la police, dès le lendemain pour recueillir quelques informations complémentaires au domicile de l'agresseur, et chez sa grand-mère, puisque c'était là qu'il était au moment des faits. Cette visite n'avait rien donné de concret pour Sylvie, si ce n'est le début d'une guerre ouverte de la part de Suzanne Leleu qui n'avait reculé devant aucune bassesse dans le but avoué de pourrir la vie de Sylvie. Cela durait depuis des années, et seule Sylvie était visée par les ragots et les sarcasmes de Suzanne. Michel , qu'elle avait mis au courant quelques jours après son retour de l'hôpital, s'était aussitôt rangé du côté de sa femme, mais Suzanne continuait à acheter son pain chez Wallaert qu'elle considérait comme le meilleur boulanger de la ville. Elle était toujours courtoise avec lui, et gentille avec les enfants qui n'étaient au courant de rien. Non, toute la haine de Suzanne était canalisée sur Sylvie qui ne connaissait que l'amour sous toutes ses formes. Toute cette violence rentrée la déstabilisait et, même si elle parvenait à vivre avec , elle ne s'y était jamais vraiment habituée. Pour le moment, il fallait qu'elle continue à vivre comme elle l'avait toujours fait, en cachant sa souffrance.

Dehors, la pluie continuait sa danse macabre ; le soir tombait insidieusement sur un jour qui ne s'était jamais vraiment levé. Les clients affluaient dans la boulangerie, bientôt, il n'y aurait plus une miette de pain. Agathe rentra du collège bientôt suivie de Benjamin. Ils faisaient leurs devoirs pendant que Michel dormait. Il se couchait souvent vers seize heures. Lorsqu'il se levait à une heure, Sylvie était souvent endormie. Comme il pouvait lui manquer ! Elle aurait voulu le lui dire, oser enfin l'appeler au secours. Elle aurait voulu savoir pourquoi elle le trompait sans cesse depuis toutes ces années, alors qu'elle l'aimait passionnément. Mais elle ne savait pas dire ces choses là, elle ne savait pas analyser ses propres sentiments. Elle n'avait jamais dit à ses enfants à quel point elle les aimait, pourtant elle le leur prouvait, jour après jour et c'était sa seule source de bonheur. Bientôt, elle fermerait la boulangerie et pourrait se consacrer uniquement à sa famille. Plus qu'une petite demi-heure. Marie Dugrain poussa la porte et fit tinter la sonnerie. Elle ébroua légèrement ses cheveux trempés.

- Bonsoir. Quel temps de chien.
- Bonsoir, madame Dugrain. Vous avez oublié votre parapluie ?
- Je n'en ai même pas ! Mais là, j'avoue que je ferais mieux d'investir. Vous avez encore des baguettes ?
- Non, tout ce qu'il me reste, c'est un pain aux noix, et une ou deux couronnes.
- Bon, allons-y pour une couronne. Et les enfants, ça va toujours ?
- Oui, très bien. Thomas doit rentrer ce soir pour le week-end.
- C'est fou comme le temps passe vite. Il a combien...dix-huit, dix-neuf ?
- Vingt, depuis le 28 août.
- Déjà ? Mon Dieu. Je pourrais l'avoir comme étudiant. Ses études se passent bien ?
- Oui, il adore ce qu'il fait. Déjà petit, il voulait devenir médecin. Parfois c'est dur, mais vous connaissez Thomas, dans ces cas là, il met les bouchées doubles et ça passe. Et Titouan, toujours en Bolivie ?
- Aux dernières nouvelles, oui. Bon, j'ai pas mal de copies à corriger. Je vous dois... ?
- Quatre-vingts centimes s'il vous plaît. Voilà, merci madame Dugrain. Bonne soirée.

Quelques minutes plus tard, le volet métallique de la boulangerie descendait sans bruit, ne laissant que les lueurs blafardes des réverbères donner un semblant de vie au square Jules Ferry. Les derniers piétons rentraient chez eux et les voitures passaient sans ralentir. Des lumières s'allumaient, d'autres s'éteignaient ; chacun se préparait au rituel d'un triste soir d'octobre.

Chapitre 6

Marie Dugrain était épuisée. En une semaine, elle n'avait dormi que quelques heures. Ses cours d'histoire contemporaine lui demandaient beaucoup de travail, et les événements des derniers jours l'avaient profondément affectée. Elle laissa son manteau dégouliner dans la cuisine, se frotta les cheveux à l'aide d'une serviette et s'affala dans le canapé après s'être versé un cognac. Elle buvait rarement, mais ces jours-ci, c'était le seul réconfort qu'elle trouvait. Pierre l'avait mise en garde, mais c'était bien le moindre de ces soucis en ce moment. L'essentiel était de garder la tête froide, et Pierre lui était d'une aide précieuse. Elle attendrait qu'il ait fermé le café, vers vingt-trois heures, pour lui faire part de ses craintes. Elle ne voulait voir personne à part lui. Pour le moment, elle devait trouver de quoi s'occuper jusque là. Corriger des copies ou préparer un cours lui était impossible, elle n'arriverait pas à se concentrer. Elle alluma la télé, c'était le début des infos. Nouvelles déprimantes, météo désastreuse. Le temps n'en finissait pas de passer, lentement, en prenant bien soin de s'étirer le plus possible. Quel paradoxe ! Encore tout à l'heure elle se plaignait que le temps passait trop vite, mais là, elle aurait donné n'importe quoi pour avoir quelques semaines de plus, pour connaître l'issue de cette histoire. Ou plutôt, non ! Il faudrait remonter le temps, avoir la possibilité de refaire ce qui avait été fait. Elle pourrait ainsi changer le cours des choses, rectifier les erreurs qu'elle avait commises. Il fallait sauver Titouan contre lui-même, de lui-même. Il sortirait de l'hôpital demain, mais elle ne voulait pas qu'on sache ce qui se passait, d'autant qu'il